



Feuillets mensuels
de la
SOCIÉTÉ NANTAISE
de PRÉHISTOIRE

Siège social : Muséum d'Histoire Naturelle - 12, rue Voltaire - 44000 NANTES - CCP 2364-59E

54ème année

NOVEMBRE 2010

N°476

PROCHAINE SÉANCE

« Attention : convoi exceptionnel ! Pour une réflexion archéologique sur le chantier mégalithique. » Suite consécutive aux expérimentations « grandeur nature » effectuées au Petit-Mont à Arzon, cet été, sous la houlette de **Cyrille Chaigneau** (Chargé de développement au sein de l'Association Maison Nature et Mégalithes – CPIE Val de Vilaine).

Nous vous invitons à ne pas manquer notre prochaine séance mensuelle, animée par ce passionné des « gros cailloux », **dimanche 14 novembre, à 9 h 30**, dans **l'amphithéâtre du Muséum d'Histoire Naturelle**.

« Les impressionnantes mises en œuvre mégalithiques d'Occident, pierres dressées ou chambres funéraires enfouies sous leur architecture extérieure, posent d'emblée le problème de leur construction.

Comment les monuments mégalithiques ont-ils été édifiés ?

Quelles techniques ont utilisées les hommes du Néolithique pour extraire, tracter, déplacer, façonner et ériger des blocs de plusieurs dizaines de tonnes ?

Le paradigme de cette question reste encore aujourd'hui le Grand Menhir de Locmariaquer.

Face à ces quatre blocs dispersés sur un gazon, difficile d'imaginer que ce site fut le théâtre d'un des moments les plus intenses de la vie des hommes du Néolithique, le plus grand chantier de l'époque il y a 6800 ans.

Pourtant, avec ses 20,50 mètres pour 280 tonnes, elle est la plus grande et la plus lourde pierre jamais manutentionnée dans toute la Préhistoire européenne !

Et comment ne pas être pris de vertige quand on sait qu'elle fut déplacée sur près de 10 kilomètres et qu'elle a très certainement flotté pour traverser la rivière d'Auray !

Chaque monument mégalithique est unique.

Il est le résultat d'une équation complexe où l'on trouve, entre autres, une géographie (le monument dans son paysage), une sociologie (le groupe ou le clan qui décide de sa construction), une géologie (les matériaux disponibles localement ou plus loin), une technologie (les savoir-faire propres à ce groupe ou amenés par des techniciens ou des architectes extérieurs au groupe), une histoire (la personnalité du ou des commanditaires, des personnes inhumées, les aléas du chantier), une pensée religieuse (les cultes et rituels funéraires pour lesquels le monument est construit), etc. Sans doute faut-il y rajouter quelques inconnues : les effets de mode, le processus de succession des générations, etc.

Donc, impossible de parler de mégalithisme sans parler de son matériau, sinon exclusif, en tout cas le plus évident : la pierre.

Qui dit mégalithe, dit affleurement, dit carrière et implique l'existence, dès cette époque, de carriers, de techniciens hautement spécialisés dans l'extraction, le déplacement et la mise en œuvre de ces blocs parfois colossaux.

Il implique aussi, pour ces populations profondément animistes, un imaginaire qui sublime le simple geste technique.

Comme l'a souligné Pierre Gouletquer, préhistorien au CNRS, lors de l'érection d'un menhir, le geste fabuleux ne consiste pas seulement à dresser la pierre.

Il se situe en amont, dans l'imaginaire qui préside au choix de la roche que l'on va déranger, dans le désir d'en inverser les valeurs fondamentales, dans le fantastique exercice mental qui anticipe le déplacement puis la rupture ultime, la transformation de ce qui est par nature horizontal et stable en quelque chose de définitivement vertical.

C'est pour cela que les archéologues se sont probablement trompés de cible en cherchant dans les mégalithes la clé du mégalithisme.

Quel que soit le sens qui était donné à tel ou tel menhir, il impliquait d'abord ces deux actes majeurs que sont l'extraction et le déplacement.

A la limite, le menhir est un leurre qui détourne objectivement l'attention de sa signification profonde : la transformation du site initial (carrière) par un prélèvement qui aura son pendant dans la transformation du site réceptacle.

D'où l'importance du déplacement, dont le parcours n'est pas sans évoquer quelque cortège.

En osant arracher au sous sol un bloc de rocher, l'homme du Néolithique a brisé un tabou primordial... il a osé toucher la terre dans sa chair même.

Par ce geste, signe d'un bouleversement de la représentation qu'il avait de lui-même dans le monde, il affirmait en « maître et possesseur de la nature », sa suprématie, sa domination sur son environnement.

Sur le terrain, l'archéologie est confrontée à un problème de fond.

Si les monuments mégalithiques nous sont parvenus à l'état de ruines, souvent très avancé, le chantier mégalithique, la phase initiale de mise en œuvre des blocs, n'a laissé aucune trace.

La traction et l'élévation des mégalithes est une énigme, d'où l'émergence d'hypothèses les plus extravagantes (écluses hydrauliques, tapis roulant de céréales, glissades sur sol gelé, intervention

d'extraterrestres ou de forces telluriques ou électro-magnétiques), autant de versions contemporaines des géants d'autrefois.

Pour se construire une idée de la réalité matérielle, technique, sociale, voire mythologique et religieuse du chantier mégalithique, plusieurs pistes peuvent être empruntées de manière complémentaire.

La première consiste à se référer à des populations actuelles qui pratiquent ou pratiquaient, il y a encore peu de temps, de tels déplacements.

Les apports de l'ethnoarchéologie sont considérables dans le domaine qui nous préoccupe.

On peut aussi étudier les techniques employées dans l'Antiquité (en Egypte par exemple), mais aussi avoir recours aux données modernes et contemporaines des arts et métiers en s'intéressant aux manutentions historiques de lourdes charges (par exemple le déplacement et l'érection de l'obélisque de Louxor sur la place de la Concorde dans les années 1830, etc.).

Enfin, nous pouvons nous appuyer sur les reconstitutions proposées par l'archéologie expérimentale.

En effet, pour en finir avec les hypothèses archéomaniques, plusieurs expériences ont été menées sur le terrain depuis quelques décennies.

Dès les années 1970, Richard Atkinson fait tracter à Stonehenge des dalles par ses étudiants.

Dans les années 1960 et 1970, Michel Gruet et Bernard Passini, utilisant les astuces et tours de main des vieux carriers, restaurèrent de nombreux monuments mégalithiques du Maine-et-Loire, avec des moyens très rudimentaires mais ô combien efficaces.

En juillet 1979, sur le plateau des Chaumes à Exoudun où affleure le banc rocheux d'où vient la dalle de 32 tonnes d'une tombe F2 de la nécropole mégalithique de Bougon (Deux-Sèvres), pour la première fois, un bloc du même poids a été tiré, sous la direction de Jean-Pierre Mohen, par deux cents personnes utilisant les mêmes matériaux d'origine : rouleaux de bois, cordes végétales tressées, haches polies pour tailler les troncs, etc.

Après ces expérimentations, et nonobstant le fait qu'elles posent plus de questions qu'elles n'en résolvent, la mécanique mégalithique apparaît astucieuse, et sans savoir exactement celle qui était précisément utilisée, on sait désormais qu'elle est non seulement humainement accessible, mais que pour défier le poids des pierres, elle a atteint un degré d'élaboration digne des meilleurs architectes.

Le questionnement sur le chantier mégalithique dépasse largement le seul domaine technique et interroge la notion même du mégalithisme dans toute sa complexité, nous obligeant à définir mieux l'objet de notre recherche. »

Cyrille CHAIGNEAU

MEMENTO

Prochaine séance mensuelle : dimanche 12 décembre.

➤ **Ateliers sur le Paléolithique moyen du Plessis-Martin** : samedis **20 novembre** et **11 décembre, 14 h 30**, rue des Marins.

➤ **Réunions de bureau** : **20 novembre** et **11 décembre**, même lieu que précédemment, à **17 h 15**.

PUBLICATION

DÉCOUVERTE D'UNE POINTE MOUSTÉRIENNE LEVALLOIS A VICQ-SUR-GARTEMPE (VIENNE).

Jacques HERMOUET

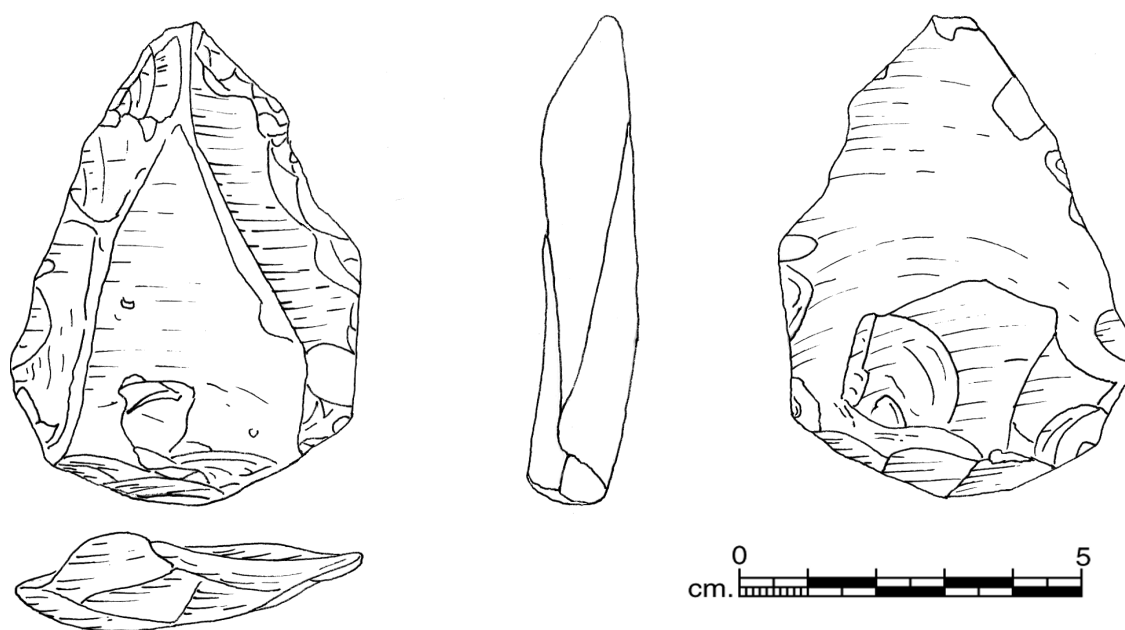


Figure 1 : Vicq-sur-Gartempe (86) - pointe moustérienne.

(dessins : J. Hermouet 07/2010)

En 1998, il m'a été donné de passer quelques jours dans la vallée de la Gartempe connue pour son patrimoine préhistorique.

La pièce maîtresse de cette région est l'abri magdalénien du Roc-aux-Sorciers et sa frise sculptée découverte en 1950 dans la vallée de l'Anglin (Iakovleva et Pinçon, 1997). Cette frise présente, sur une vingtaine de mètres, des bisons, des chevaux, des bouquetins, des félins, des corps de femmes ainsi que des visages humains.

Mais la zone est aussi un haut lieu de l'étude de l'homme de Néandertal, où trois sites ont livré des vestiges moustériens : dans la vallée de la Gartempe, il s'agit de la grotte des Cottés à Saint-Pierre-de-Maillé (Pradel 1961) et des abris Rousseau et

Sabourin à Angles-sur-l'Anglin. Louis Pradel considère que les trois abris présentent un moustérien typique à débitage levallois (Pradel 1965).

Une partie de ces sites est encore étudiée pour déterminer l'articulation entre les dernières industries néandertaliennes (châtelperronien) et l'aurignacien, première industrie de l'Homo sapiens en Europe (Pelegrin et Soressi, 2009).

Il est à signaler, d'autre part, la découverte, dans ce secteur, de restes osseux néandertaliens : un individu complet et un fémur, à Angles-sur-l'Anglin (Mann et Maureille, 2009).

C'est dans ce contexte que, me promenant à Vicq-sur-Gartempe, dans un champ labouré en contrebas de l'église du village au bord de la Gartempe, j'ai pu recueillir, parmi de très nombreux éclats de silex d'origine anthropique, une pointe moustérienne (Pradel 1961) (Longueur : 77 mm ; largeur : 52 mm ; épaisseur : 16 mm, fig. 1).

Celle-ci, au talon facetté, est très fortement patinée, de teinte orangée, et présente des traces d'usure sur les arêtes indiquant son transport par l'eau, élément peu surprenant car le champ est situé sur les alluvions de La Gartempe.

La pièce fut signalée à Madame Pinçon-Peiffer alors en charge du gisement magdalénien de la grotte de la Douce (Abris du Roc-aux-Sorciers) à Angles-sur-l'Anglin (86).

Bibliographie :

IAKOVLEVA L. et PINCON G., 1997 : La Frise sculptée du Roc-aux-Sorciers, Angles-sur-l'Anglin (Vienne). *Documents Préhistoriques* 9, Editions de la Réunion des Musées Nationaux, Editions du Comité des travaux Historiques et Scientifique, Paris, Décembre 1997, 168 pages, 173 figures, 6 annexes.

MANN A. et MAUREILLE B., 2009 : Les Néandertaliens européens. In : B. Vandermeersch et B. Maureille (dir.) : Les Néandertaliens, biologie et cultures. *Collections Documents Préhistoriques*, n° 23, Editions du Comité des travaux Historiques et Scientifiques, Paris, 2009, p. 69-85.

PELEGRIN J. et SORESSI M., 2007 : Le Châtelperronien et ses rapports avec le Moustérien. Les Néandertaliens. Biologie et cultures, Editions du CTHS, *Documents Préhistoriques*, n° 23, 2007, p. 283-296, 10 figures.

PRADEL L., 1961 - La grotte des Collés. Commune de Saint Pierre-de-Maillé (Vienne). *L'Anthropologie*. tome 65, fasc. 3--t, p. 229-258.

PRADEL L., 1963 - La pointe moustérienne. In: *Bulletin de la Société préhistorique française*. tome 60, N.9-10. pp 569-581.

PRADEL L., 1965 - Les abris moustériens Rousseau et du Dr Sabourin. Commune d'Angles-sur-l'Anglin (Vienne). *Congr. Préh. de France*, Monaco. XVI^e session, p. 971-998

SORESSI M., Roussel M., Rendu W., Primault J., Rigaud S., Texier J.-P., Richter D., Talamo S., Ploquin F., Larmignat B., Tavormina C., Hublin J.-J. in press - Les Cottés : nouveaux travaux sur l'un des gisements de référence pour la transition Paléolithique moyen/supérieur in *J. Buisson-Catil dir., 25 ans de Préhistoire ancienne en Poitou-Charentes*.

LE TERTRE A ENCEINTE MEGALITHIQUE DE M'ZORA, PRES D'ASILAH (MAROC)

Par Patrick LE CADRE

Le mégalithisme est rare au Maroc. Les guides touristiques ne retiennent que le tertre de M'Zora (ou MSoura) et ne donnent que des informations succinctes et plus ou moins fiables.

Le site de M'Zora est à une vingtaine de km au sud d'Asilah (N-O. du Maroc), dans le secteur du douar de Souk-Tnine. (Coordonnées : 35° 18' N - 6° 3' W). Le trouver n'est pas aisé car la signalisation est inexistante, et ce, pour le plus grand profit des autochtones qui, voyant les malheureux touristes égarés, se promeuvent alors guides (tarif haut de gamme) pour les accompagner jusqu'au fameux monument, baptisé « cromlech » sur les cartes.

Les vestiges sont encore imposants. On comprend que les anciens aient été impressionnés, et que, dans la tradition, le tumulus était supposé abriter la dépouille du géant Antée*. Le tertre, presque circulaire, a un diamètre moyen de 55 m. En l'état actuel, la hauteur maximum est de 6 m. De grosses dalles de pierres équarries, posées à plat sur le sol, constituent un soubassement surprenant.



Quelques-uns des 167 blocs de l'enceinte mégalithique.

Un cercle de 167 blocs, dressés, ceinture le tumulus.

Ces monolithes, hauts de 1,50 m environ, présentent des sections diverses (ovales, rondes ou rectangulaires) qui dénotent une préparation, un façonnage, avant leur érection. Ils sont disposés dans l'enceinte d'une façon qui paraît aléatoire, sauf dans un secteur où cinq blocs rectangulaires sont juxtaposés.

Côté ouest, les éléments sont plus hauts. Deux blocs sont particulièrement remarquables : l'un atteint 4,20 m ; l'autre, fusiforme, 5 m. Appelé localement « El Outed » - ce qui signifie « Le Piquet » - il comporte une cavité aveugle, probablement anthropique, de 20 cm de diamètre et autant de profondeur.



A l'ouest du tertre, « le Piquet » et quelques pierres dressées de l'enceinte.

Le monument de M'Zora ne pouvait échapper aux regards des archéologues. Dès 1831, le voyageur anglais De Brooke le mentionnait dans ses écrits. La première description et un plan parurent dans un article du médecin de marine Gustave Bleicher,

en 1875, et l'année suivante, le diplomate et archéologue Charles Tissot (inventeur du site romain de Banassa, importante cité des 2^e et 3^e siècles, au nord du fleuve Loukous) en donne également une description sommaire dans la Revue d'Anthropologie. Il attribue alors une hauteur de 6m au grand menhir et indique qu'il porte à hauteur d'homme un trou circulaire de 0 m 06 à 0 m 07... ce qui semble indiquer que la cavité visible de nos jours résulte d'un travail moderne.

En 1932, le Père Henry Koehler produit un article sur le tumulus et quelques vestiges du voisinage (dont un beau bloc à cupules) dans le Bulletin de la Société Préhistorique Française (vol. 29, pp. 413-420) où il constate que le monument est « encore à peu près dans l'état » constaté par De Brooke et Tissot. A propos du « Piquet », il signale qu'il était « aplati comme si on l'avait coupé ou usé par frottement à hauteur d'homme jusqu'à terre ». Ce très long éclat qui mutile le menhir me semble tout à fait naturel.

Dans les années 1935-1936, le monument de M'Zora est saccagé par les fouilles intempestives de C. de Montalban qui ouvre d'énormes tranchées dans la masse du tertre, l'endommageant gravement et ce, sans profit scientifique, puisqu'aucun rapport ne sera publié.

Actuellement, la masse témoin du tertre montre un lit de biocaille à la base, surmonté de plusieurs mètres de terre rougeâtre.

Quelques dalles plantées vers le centre du tumulus sont peut être les restes d'une tombe de type dolménique.

Certains ont prétendu que le tertre mégalithique de M'Zora était unique en Afrique du Nord, et qu'il fallait le comparer à certains mégalithes de la péninsule ibérique.

En fait, son cas n'est pas isolé ; il se distingue toutefois des autres tumulus du nord marocain par les dimensions plus grandes des monolithes de l'enceinte.

Cette particularité n'avait pas échappé à H. Koehler : « Le tumulus de Mçora est semblable aux beaux tumulus que j'ai relevés au nord du Sébou ; il est d'ailleurs peut-être plus noble que ceux d'Had-Kourt, édifiés avec des galets roulés, mais aucun n'a cette couronne de pierres levées ou d'aiguilles parfaitement proportionnées... »

De quand le dater ? Les conditions désastreuses des fouilles et l'absence de publication sur le matériel recueilli ne permettent guère de réponse précise. De l'avis d'archéologues avertis, comme G. Camps et M. Tarradell, c'est un monument tardif (Age du Bronze ?) ; on peut même envisager sa construction pour un dignitaire indigène de l'époque préromaine.

** Dans la mythologie grecque et berbère, Antée, fils de Gala (La Terre) avait la particularité d'être invincible tant qu'il gardait contact avec le sol.*

Roi de Lybie, il défiait à la lutte tous les voyageurs et utilisait ensuite leur dépouille pour recouvrir le toit du temple de son père. Il s'attaqua à Héraclès, alors que celui-ci cherchait les pommes d'or du Jardin des Hespérides : au cours de cet affrontement, Héraclès le souleva de terre, ce qui eut pour effet de diminuer les forces d'Antée, qui périt étouffé.